

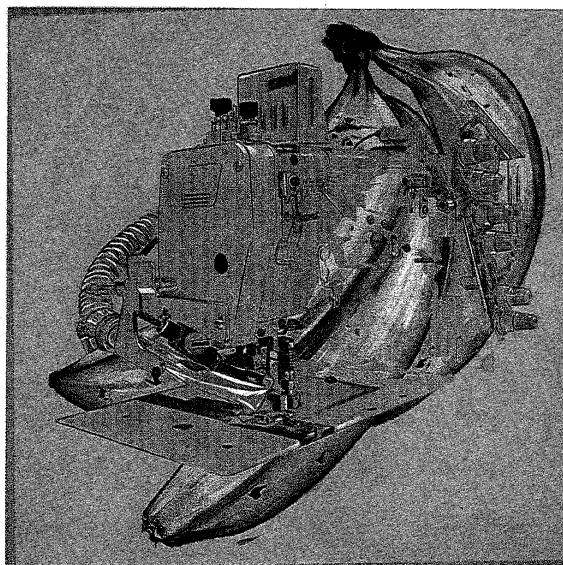
# Dossier de presse

Johanna  
Schipper

**(sélection d'articles)**

EXPOSITIONS

Les relations entre la bande dessinée et les autres disciplines artistiques sont nombreuses, produisant des propositions fructueuses et souvent percutantes. Bien sûr, la bande dessinée s'inspire parfois de l'art, mais elle l'influence aussi de plus en plus, partageant avec lui un désir de défier les cadres et de se livrer à toutes les métamorphoses. L'exposition « *B.D. Factory* », proposée par le Frac Aquitaine, montre l'actualité des liens entre l'art contemporain et le neuvième art.



Armand Jalet, C.A.S. 1712260, 2011. Collection Eric Aquilant. © Armand Jalet, © Jean-Christophe Garnier.

# LA SCIENCE DU SAUT

La bande dessinée apparaît, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, dans cette « littérature en estampes » du génial Rodolphe Töpffer. Le précurseur du genre pose alors les fondations de cette « mixité » du texte et de l'image. À cette époque, la littérature tourne le dos à la fiction, la peinture abandonne la figuration pour s'interroger sur sa propre forme. Cette apparition coïncide avec les expériences de Gustave Flaubert et de Claude Monet. Cet art séquentiel introduit la discontinuité dans la narration en images. Dans le passé, personne n'a raconté une histoire en sautant d'une case à l'autre. Pourtant, malgré son innovation, la BD a du mal à faire reconnaître sa spécificité. Toutefois, après avoir été longtemps stigmatisée comme un produit de sous-culture, elle a acquis une légitimité artistique qui consacre aussi bien son histoire que l'originalité de sa forme littéraire et graphique.

De l'illustration à la peinture, Walt Disney a largement puisé dans l'art européen du XIX<sup>e</sup> siècle. Roy Lichtenstein, Andy Warhol et Jeff Koons ont donné leur vision personnelle des célèbres personnages du créateur de Mickey. Les sculptures et les peintures abstraites des *Walt Disney Productions* de Bertrand Lavier sont extraites d'une histoire du *Journal de Mickey* située dans un musée imaginaire.

À partir des années 1930, adepte d'un graphisme épuré, Hergé impose la « ligne claire », et glisse dans les aventures de Tintin des références aux artistes du XX<sup>e</sup> siècle. Dans *Tintin au Tibet*, une scène de rêve rappelle une œuvre de Giorgio De Chirico, *Mystère et mélancolie d'une rue*. Andy Warhol réalise quatre portraits d'Hergé en 1977. *Tintin et l'Alph-Art*, son ultime album resté inachevé, se déroule dans le milieu de l'art contemporain.

Des rouleaux enluminés à l'estampe et aux livres illustrés, traitant de différents aspects de la vie quotidienne et de l'imaginaire japonais, le manga est l'héritier d'une longue tradition de narration graphique. Takashi Murakami s'inspire des mangas et des dessins animés pour bâtir une œuvre originale, dans la lignée du pop art. Dans les années 1960, les situationnistes,

Guy Debord et Raoul Vaneigem, remplacent les dialogues des bulles de bandes dessinées par des textes politiques, et le peintre Erró puise la matière de ses grandes toiles dans les comics américains de super-héros.

À New York, dans les années 1980, la bande dessinée s'invite aux côtés des graffitis sur les murs de la ville et dans les couloirs du métro avec Jean-Michel Basquiat et Keith Haring. En France, le mouvement de la figuration libre, avec notamment Hervé Di Rosa et Robert Combas, prône le retour à des œuvres figuratives nourries par les arts dits populaires.

Claire Jacquet, commissaire de l'exposition « *B.D. Factory* », propose une sélection d'œuvres articulées autour de trois générations d'artistes – des années 1980 aux années 2010 – convoquant, à divers degrés, l'univers des comics et de la bande dessinée. Toutes ces œuvres mènent à bien une mutation des formes narratives usuelles et une recherche de règles qui sachent produire des ressources alternatives. Toutes entretiennent également un rapport au réel ou à l'imaginaire marqué, quelles qu'en soient les figures, par une puissance d'impression sensible et d'expressivité surprenante. Toutes se caractérisent, enfin, par leur aptitude à s'approprier de multiples références, à les modeler, les surplomber, les hybrider, en poussant leurs avantages ou en forçant leurs discordances. Certaines sondent une réalité chaotique dans ses aspérités les plus vives comme dans ses fantômes les plus troubles (Raymond Pettibon, Jim Shaw, Winshluss). D'autres s'alignent sur les conséquences d'un décentrement joyeusement abrasif (Richard Faugnet, Ernest T.). Le personnage est confronté à des expériences qui malmenent ses limites et les portent à l'interrogation, l'incertitude, parfois vers d'irréversibles points de bascule.

*Le Black Bibendum Michelin* de Bruno Peinado, avec sa coupe afro, son attitude Black Power et son poing brandi, devient symbole du métissage, porte-drapeau des minorités ethniques, sociales ou politiques. Franck Scurti transpose sur fond de cotation boursière et d'indices de valeurs le personnage de *La Linea* d'Osvaldo Cavandoli,

héros de courts dessins animés des années 1970. Pauline Fondevila entraîne Robinson Cruséo dans des méandres développés en arborescence à partir de multiples souches et références enchevêtrées. Ann Lee, une héroïne de manga sans qualités et condamnée à végéter, est achetée par Pierre Huyghe et Philippe Parreno, et reprend vie à travers diverses interprétations. Marcel van Eeden scelle des pactes d'étrangeté avec un répertoire iconographique singulier, composé de magazines, livres d'histoire, manuels scolaires, fonds photographiques et cartes postales, et dessine ainsi sa propre zone de fiction.

La force de la BD, c'est l'art de la case, de la séquence, donc celui de la rupture et de « la science du saut ». Le collectif In Wonder réactive ce principe sous la forme d'un plateau de jeu d'échecs où « chaque case a sa fonction, sa matérialité et sa temporalité, tout en étant comprise dans une séquence qu'elle forme avec les autres ». En écho aux tapis de guerre afghans, Suzanne Husky déploie ses saynètes qui décrivent les affrontements entre les forces de l'ordre et les occupants de certaines ZAD.

Enfin, des œuvres concentrent aussi des atouts en se basant sur l'énergie à plusieurs vitesses du dessin (Géraldine Kosiak, Camille Lavaud, Glen Baxter et David B.) ou la capacité de la peinture à décaler les usages, déplacer les attentes (Louis Granet, Armand Jalut, Sophie Lamm et Francis Baudevin). En interrogeant ces œuvres, en établissant de l'une à l'autre des éléments de convergence, cette exposition rassemble des états d'une « complicité » du texte et de l'image, et identifie des orientations et des tendances qui témoignent de son éclectique vitalité.

**Didier Arnaudet**

« *B.D. Factory* », jusqu'au samedi 20 mai,  
Frac Aquitaine  
[www.frac-aquitaine.net](http://www.frac-aquitaine.net)

## En bref

EN MEUX OU EMPIRE ?



© PATRICK DOMENE / CG95

Les plus fidèles lecteurs – et les autres – se souviennent sans doute d'Emilio Multari (photo), ce fan de reconstitution historique qui avait organisé la "venue" de Napoléon à Bordeaux durant l'été 2014. Depuis, il a continué de vivre sa passion partout en Europe (bicentenaire des grandes batailles obligé) et a monté son asso Le Relais de l'Empire... dont l'un des premiers événements dans le secteur a lieu demain soir, au Mérimac-Cine : la projection du doc « Waterloo. L'ultime bataille » sera suivie par un échange avec le réalisateur de la RTBF Hugues Lameau et le professeur d'histoire de Bordeaux-Montaigne Laurent Coste. Sur tout, la soirée débutera dès 20h (film à 21h30) avec des animations assurées par une quinzaine de reconstituteurs en costumes (soldats, Hussards, général, dames de cour, filles et tambours...) venus de tout l'Hexagone. 10€ à réserver sur [www.cinememerimac.fr](http://www.cinememerimac.fr)

### LE HIP HOP, ÇA CONSERVE



© JONAS LACLASSE

Pas de prévente mais une grosse soirée à noter dans vos tablettes pour arriver tôt : demain, de 23h à 5h au Voud, Mat Perrin, boss de Banzai Lab et le Smokey Joe de nos Smokey Joe & The Kid (à dr. sur la photo) que la terre entière s'arrache, fête un chiffre rond de boîtes anniversaires à grands coups de DJ sets surprises. Grosses basses garanties, 5€. [banzailab.com](http://banzailab.com)

## EXPOSITION

# LE FRAC COINCIE LA BULLE

Ce soir, le Frac Nouvelle-Aquitaine vermit sa toute nouvelle expo, « **BD Factory** ». Aussi passionnante sur le fond que réussie dans la forme, elle explore les liens pas si distendus entre art contemporain et bande dessinée.

« J'ai osé ! » sourit Claire Jacquet, directrice du Frac et commissaire de cette exposition. Osé s'attaquer à un univers dont elle n'était pas si familière, le neuvième art. Mais son envie de plus en plus présente « de croiser l'art contemporain avec plein d'autres choses » a été la plus forte, l'élargissement de la région et la rencontre avec l'équipe de la Cité de la BD et de l'image d'Angoulême, partenaire de l'expo, faisant le reste.

D'emblée, un avertissement s'impose : « Ne pas croire que l'on va voir de la BD », prévient Claire Jacquet. Si quelques auteurs de bande dessinée sont bien présents, c'est parce qu'ils sont aussi exposés dans les musées et galeries – Winslow, Paul B. – ; pour le reste on a bien affaire à de l'art contemporain. Un art et des artistes qui ont mis le temps avant de reprendre la commissaire – on oublie souvent que la BD remonte au XIX<sup>e</sup> siècle, avec la "littérature en estampes" du Suisse Rodolphe Töpffer. Il faudra attendre les années 1960, la sortie de l'académisme et le pop art pour que les artistes s'en inspirent – Roy Lichtenstein, Andy Warhol et sa Factory à laquelle le titre de l'expo fait un clin d'œil. J'ai voulu montrer comment se traduisait cette filiation aujourd'hui. »

**Mickey détourné et manga industriel**  
Quand les artistes se piquent de BD, c'est en pensant narratif, en détournant ses codes et ses grandes figures. Mickey, par exemple, devenu « Geometric Mouse » sous la patte de Claes Oldenburg (1971), voit plus tard sa revue "Mickey Parade" copieusement copiée par Richard Fauquet ou simplement prise en photo par Pierre-Lin Renié (le visiteur



© BORDEAUX7 / SLU

De la case de BD à celle de l'échiquier de Lewis Carroll, il n'y avait qu'un pas franchi par In Wonder, collectif de Johanna Schipper (absente), Régis Pinault, Emmanuel Espinasse et Henri Lemahieu

pourra d'ailleurs partir avec un exemplaire). Certains usent du croisement dessin-écrit pour dire le monde, ses gens et son histoire (Pauline Fondévilla, Géraldine Kosiak) d'autres conservent la grille pour retranscrire leurs rêves (Jim Shaw).

On verra également des piques lancées à un art devenu aussi industrie. Pierre Huyghe qui a retrouvé la voix française de « Blanche-Neige » en procès avec Disney. Et qui montrait en 1999-2000 avec son complice Philippe Parreno (dont les bulles avec phylactères gonflées à l'hélium tapissent le plafond du Frac) le fascinant projet « Ann Lee », personnage de manga de seconde zone acheté à un studio japonais en produisant à la pelle, recyclé de mille manières, en dessin, en affiches (photo de Une), en vidéo, par leurs soins et de nombreux autres artistes dans leur sillage. Le héros de BD devenu objet de consommation disparaît aussi dans la fresque réalisée

in situ par Louis Granet. L'une des trois créations nées avec l'expo, avec l'impressionnant « Echiquier (tome 1) » du collectif In Wonder (unissant artistes et dessinateurs de l'École supérieure de l'image d'Angoulême) qui invoque « De l'autre côté du miroir » de Lewis Carroll pour renvoyer une image du monde d'aujourd'hui « à la façon d'un rébus ». Et avec enfin les peintures de la dessinatrice Camille Lavaud façon affiches de vieux films noirs... en plus brûle (« Nuit pourrave ») – à voir aussi en reproductions à la gare Saint-Jean et à la gare Montparnasse à Paris.

Mais « **BD Factory** », c'est aussi tout un programme d'animations – dont un "yoga des super-héros" (!) en famille les 11 février, 18 et 25 mars et 8 avril, sur inscription (3€) – et de rencontres. Première ce samedi à 15h30 avec les artistes Suzanne Husky et Géraldine Kosiak. •

**Sébastien Le Jeuné**  
Vernissage à 18h30, entrée libre. [frac-aquitaine.net](http://frac-aquitaine.net)

# 9<sup>e</sup> art et art contemporain arts complices

**Expositions** En partenariat avec la Cité internationale de la bande dessinée d'Angoulême, le Frac Aquitaine lance une série d'expositions qui proposent des réalisations d'artistes plasticiens jouant avec les codes de la bande dessinée. À découvrir un peu partout et jusqu'à la fin de l'été

ANNA MAISONNEUVE

La bande dessinée, cet art de la narration déclinée en une succession d'images, apparaît dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. « En même temps que la photographie, rappelle Claire Jacquet, qui ajoute :

pour la bande dessinée, toutefois, il faudra attendre les années 1960, avec le pop art, pour que l'irruption de l'image dessinée ait lieu dans le champ de l'art. » Ce n'est donc pas un hasard si on trouve quelques clins d'œil pop au sein de l'exposition que la directrice du Frac Aquitaine a imaginée pour le hangar G2. La grande toile du peintre Armand Jallut offre ainsi la curieuse collusion de deux images : une machine à coudre et une banane. Mais pas n'importe laquelle, celle d'Andy Warhol, devenue aussi emblématique qu'iconique avec la pochette de l'album « The Velvet Underground and Nico ». Né en 1976, Armand Jallut appartient à cette famille d'artistes qui n'ont que faire des querelles de chapelle. Son corpus vagabond se truffe de références issues de la culture populaire comme de son « Irréconciliable » concœur savante.

On retrouve cette même appétence avec In Wonder. Ce collectif artistique créé en 2016 s'amuse à construire un langage plastique au croisement entre BD et

art contemporain. L'installation présentée à Bordeaux s'apparente à un grand échiquier sur lequel se partagent plusieurs pièces, elles-mêmes peuplées de motifs mêlant politiques, actualité, histoire de l'art et l'univers d'Alice au pays des merveilles. »

#### Naufragé imaginaire

À cette œuvre s'ajoute une kyrielle d'autres : une peinture murale quasi abstraite signée Louis Granet, un jeune artiste passé par l'école de bande dessinée d'Angoulême ; les « Speech Bubbles » de Philippe Parreno : des ballons remplis d'hélium figurant des bulles de BD à remplir par la pensée ; Claes Oldenburg et son prototype de « Souris géométrique » inspirée de Mickey ; Pauline Fonddevila et sa suite graphique rendant compte du journal intime d'un naufragé imaginaire...

La programmation s'étend aussi à la gare SNCF, avec le « travelling dessiné » de Camille Lavaud, comme à la galerie librairie bordelaise La Mauvaise Réputation, qui présente en deux volets un accrochage contaminé par l'art séquentiel avec moult créateurs réputés (Philippe Mayaux, Manuel Ocampo, Joël Hubaut, Philippe Ramette, etc.)

En juin, août et septembre prochains, ce cycle baptisé « Comics de répétition » se conclura à la faveur d'autres expositions : à la médiathèque de Lège-Cap-Ferret (33), à la galerie Spacejunk de



Des membres d'In Wonder lors de l'accrochage des œuvres du collectif au Frac Aquitaine



Louis Granet surpris en train de travailler sur sa fresque. PHOTOS STÉPHANE LAITOUË / SUD OUEST

Bayonne (64) et à l'association Pollen de Monflanquin (47).

« **B.D. Factory** ». Jusqu'au 20 mai au Frac Aquitaine, Hangar G2, aux bassins à flot de Bordeaux. Entrée libre, lundi à vendredi, 10 h-18 h ; samedi, 14 h 30-18 h 30. 05 56 24 71 36.

« **Le Monde à l'envers** ». Exposition en deux volets : jusqu'à samedi 11 février et de vendredi

17 février à samedi 25 mars, galerie La Mauvaise Réputation, Bordeaux. Entrée libre, mardi à samedi, 14 h-19 h. 05 56 79 73 54.

« **Le Consortium des prairies** », de Camille Lavaud. Jusqu'à mercredi 15 mars, dans les gares Saint-Jean (Bordeaux) et Montpamasse (Paris).

[www.frac-aquitaine.net](http://www.frac-aquitaine.net)

Clohars-Carnoët

25 AVR. 2016

Le T.

## Résidence. Quatre artistes se livrent

Devant une vingtaine de personnes, quatre artistes en résidence à Doëlan durant toute la semaine dernière, sont venus expliquer leur travail, vendredi soir, à la médiathèque.

Un travail qui veut confronter bande dessinée et art contemporain.

Auteur de bande dessinée, Henri Lemahieu résume d'un trait ce croisement : « Dernièrement, j'ai découvert tout ce qui est propre aux volumes, à l'accrochage, à la troisième dimension, ainsi qu'un métissage de la bande dessinée avec le numérique. Je transpose tout l'amour que j'ai pour le livre, le papier vers de nouvelles formes, pour voir comment peuvent réagir certaines particularités du papier en dehors de leur contexte ».

### Un échiquier

Autour de Johanna Schipper, auteur de BD, le collectif présent à Clohars était constitué aussi d'Emmanuel Espinasse, auteur de BD et plasticien, et de Régis Pinault, artiste contemporain et plasticien.

Accueilli par Lucie Braud et l'association Un autre monde, le collectif a travaillé comme un groupe de recherche sur un thème central, celui d'Alice au pays des merveilles.



*Bande dessinée et art contemporain avaient rendez-vous à Doëlan, la semaine passée. Réunis et métissés par quatre artistes-auteurs : Régis Pinault, Johanna Schipper, Henri Lemahieu et Emmanuel Espinasse, accompagnés par Lucie Braud, qui les accueille en résidence.*

Une exposition ressort de cette confrontation qui sera présentée en janvier 2017 au Frac Aquitaine. Elle se présente sous la forme d'un échiquier où les pièces sont autant d'œuvres qui jouent entre elles. « Et, à son tour, cette exposition pourrait devenir un livre », indique Johanna. Si la bande dessinée se trouve désormais confrontée à l'art

contemporain « c'est parce qu'elle a acquis une reconnaissance de ses qualités littéraires », ajoute l'auteur.

Mais dès aujourd'hui, le travail réalisé à Doëlan, que les artistes ont particulièrement apprécié, pourra être approché grâce à la mise en ligne d'un site internet qui fait partie du projet : [in-wonder.com](http://in-wonder.com)

# DOSSIER BD 3

## Johanna Schipper : de Bordeaux au Grand Nord québécois

Par Nicolas Bertrand

Au printemps 2011, l'auteur de BD Johanna Schipper se rendait dans deux villages du Nunavik, la région la plus septentrionale du Québec, afin d'y partager sa passion pour la bande dessinée avec de jeunes Inuits. Financé par la Région Aquitaine et le consulat général de France à Québec, en collaboration avec l'association 9-33 et la commission scolaire Kativik, le projet fut une réussite, avec à la clé, une exposition (voir ci-dessous) ainsi qu'un nouvel album inspiré de cette expérience originale.



Équipement © J. Schipper

Dans son premier album autobiographique, *Née quelque part*, paru en 2004 aux éditions Delcourt, elle explorait déjà le thème de la quête identitaire, à travers le personnage de son alter ego, Nadja, qui retourne sur les lieux de ses premières années d'existence, à Taïwan, à la recherche de son passé et de celui de sa famille. Quelques années plus tard, le désir d'entrer en contact avec des visions du monde et des modes de vie différents du sien poussera l'auteur à se rendre en Amazonie, où elle séjournera dans un village shuar dans le but de s'initier à la tradition chamannique propre à cette tribu appartenant à la famille des Jivaros. De cette expérience peu commune, qui exigeait la prise de psychotropes durant une semaine, sous la supervision d'un chaman, elle tirera le récit d'autofiction *Nos âmes sauvages* (Futuropolis, 2007), qui lui vaudra l'année suivante le prix Artémisia de la bande dessinée féminine. Enfin, en 2010, Johanna Schipper publiait *Le printemps reflexura* (Futuropolis), un album à travers lequel elle explore la question de la pureté de la race et de ses dérives, à travers l'histoire d'un métis juif accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, dans l'Allemagne nazie des années 30. Parce que la réflexion sur le métissage des cultures, leurs richesses propres et leur avenir sont au cœur de sa démarche artistique, la venue de Johanna Schipper au Nunavik semblait donc aller de soi. Or, la région compte peu d'infrastructures touristiques et, étant donné son isolement géographique et sa distance des grands centres, le coût d'un tel voyage est élevé, tant pour s'y rendre que pour s'y nourrir ou s'y loger. Heureusement, après une année de démarches, elle réunissait les fonds nécessaires à son voyage et s'envolait enfin vers Kangirsuk et Aupaluk, deux villages de moins de 500 habitants situés non loin de la baie d'Ungava.

Outre la France, qu'elle a beaucoup parcourue, sa passion pour cette forme d'art l'a également conduite au Vietnam, à Madagascar et en Équateur. Au fil des ans, à force de travailler avec des gens provenant de milieux très variés, sa manière de faire est devenue très intuitive, ce qui lui permet de s'adapter facilement et rapidement aux différents contextes dans lesquels elle évolue. À Kangirsuk (où j'ai fait sa connaissance, le hasard faisant en sorte qu'elle donnait ses ateliers dans la classe de ma compagne, Marie-Christine Poutré), la principale difficulté rencontrée par les onze élèves de 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> année du primaire, âgés de neuf à treize ans, était la maîtrise de la langue française. En effet, la langue de Molière représente pour ces jeunes Inuits non pas leur seconde, mais bien leur troisième langue d'apprentissage, après l'inuktitut et l'anglais. L'accent de Johanna, différent de celui auquel ces élèves étaient habitués, de même que son vocabulaire qui renvoyait parfois à des réalités dont ils ignoraient l'existence, de par leur spécificité culturelle, était une difficulté supplémentaire. Mais la beauté de la bande dessinée, justement, c'est qu'il est possible, par-delà le langage, d'exprimer bien des idées et des émotions à travers le dessin et la couleur.

### Les ateliers de bande dessinée

Voilà bientôt quinze ans que Johanna Schipper donne des ateliers de bande dessinée, principalement à des enfants et des adolescents.

**L'exposition de Johanna Schipper** « Les Contes du jour nouveau » présente, sur un panoramique de douze mètres, les images, les textes et les bandes dessinées que l'artiste a ramenés lors de son séjour dans la région du Nunavik, au Québec, dans les communautés inuites de Kangirsuk et Aupaluk. Elle comporte aussi une vidéo sur les différentes façons de se déplacer au Nunavik (avion, hélicoptère, motoneige et marche à pied). Elle sera présentée dans le hall du Conseil régional d'Aquitaine à Bordeaux le 6 au 20 février 2012 avant de partir pour Montréal par la suite. Johanna Schipper prépare un voyage de retour au Nunavik à l'automne 2012.

**Pour en savoir plus :** <http://lescontesdujournouveau.blogspot.com/>  
**Partenaires :** Consulat général de France à Québec, Conseil régional d'Aquitaine, Ecla, Commission scolaire Kativik au Québec, Association 9-33.



Johanna Schipper pour le Grand Nord



Arant © J. Schipper

ce que la bande dessinée devienne un vecteur culturel puissant qui pourrait s'ajouter aux formes traditionnelles d'art inuit que sont la sculpture et l'estampe.

### La vie nordique

Évidemment, un séjour dans le Grand Nord ne serait pas tout à fait le même sans une escapade dans la toundra enneigée. Pourtant, comme il n'existe pas de guide touristique dans le village, le seul moyen de découvrir la majestueuse nature qui l'entoure est de se faire inviter par un motoneigiste, ce qui n'est pas acquis d'avance. Cette chance, ce privilège, Johanna Schipper l'eut à Kangirsuk, où elle put accompagner des professeurs et des Inuits lors d'une excursion de pêche sur glace. Quelques jours plus tard, à la veille de son départ du Nunavik, des prospecteurs miniers l'invitèrent à survoler la région d'Aupaluk en hélicoptère, ce qui lui permit de s'imprégner d'images spectaculaires avant de rentrer en France.

À partir de ses impressions de la vie nordique, de ses paysages grandioses, de ses habitants, de son « esprit », pourrait-on dire, Johanna Schipper a commencé à travailler sur un nouvel album, un récit de fiction cette fois. Parallèlement, elle a préparé aussi une exposition qui met en scène les courts textes et les dessins qu'elle a publiés sur son blog lors de son séjour au Nunavik ([www.lescontesdujournouveau.blogspot.com](http://www.lescontesdujournouveau.blogspot.com)). Cette exposition est présentée du 6 au 20 février (voir ci-dessous) à Bordeaux dans le cadre de la manifestation Bord'images avant de partir à Montréal ultérieurement. Qui sait, à l'occasion de ce retour au Québec, ses yeux pourront peut-être de nouveau revoir les splendeurs du Grand Nord. ◀

1. Née à Montréal en 1977, Nicolas Bertrand publie en 2010 son premier roman. Déjà, aux éditions du Septentrion. En août de la même année, il part vivre à Kangirsuk, au Nunavik. Boursier du Conseil des arts du Canada, il écrit en ce moment un essai à propos du rôle de l'école au Nunavik, tout en travaillant à divers projets vidéo dépeignant la réalité de la vie nordique.



Carnet de notes © J. Schipper

SAMEDI 19 JUIN 2010  
WWW.SUDOUEST.FR

# Johanna, la pensée libre

**BANDE DESSINÉE** L'auteur dédicace à la librairie Mollat « Le Printemps refleurira » tome 2, ouvrage original sur le nazisme et la question de l'identité

**CÉLINE MUSSEAU**

c.musseau@sudouest.fr

C'est une engagée de la bande dessinée, une militante de l'art, une avant-gardiste de la création artistique. « J'ai toujours eu la conviction que la bande dessinée serait l'art majeur de notre époque. Qu'un artiste comme Moebius aurait une place équivalente aux plasticiens dans l'Histoire de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Même si, j'en conviens, le dessin ne reste pas comme la peinture ou une sculpture monumentale ».

Johanna Schipper, dont le nom de plume est tout simplement Johanna sort son nouvel album, dix ans après le premier tome des « Phosfées », série éditée chez Delcourt, déroulant les différentes histoires d'une petite fille, Nana, qui lutte la nuit contre les ombres et les monstres. C'est de nouveau contre des monstres que lutte Johanna, cette fois-ci. Les siens mais aussi ceux de l'humanité.

À l'instar d'Hannah Arendt et de son propos autour de la banalité du mal, elle évoque dans les deux tomes du « Printemps refleurira » la lente construction mentale qui, élaborée au fil de très peu d'années, a mené à la solution finale. Une histoire en lien avec sa famille mais qui se veut bien plus universelle.

En préambule du premier tome, Johanna rappelle cette idée de « l'homme nouveau », qui existait déjà dans la littérature romantique allemande et européenne à la fin du XIX<sup>e</sup>. Et qui a trouvé son avènement dans les discours nazis et fascistes.

Cette histoire d'artiste juif, obligé de fuir l'antisémitisme et qui se



« Le Printemps refleurira », l'histoire complexe et passionnante de l'avènement de l'idéologie antisémite nazie et des lois raciales. Et bien plus encore... PHOTO FABRIEN COTTEPREAU

retrouve coincé dans un train, dévoilé et humilié, soumis aux lois de Nuremberg-lois qui fabriquaient une sorte de hiérarchie entre personnes plus ou moins juives, provoquant ainsi une désolidarisation entre les gens -, a un lien avec sa propre histoire familiale, mais elle est surtout universelle.

## Commissaire d'exposition

« Les images d'archives sur la guerre et les nazis, les images de propagande, ont été tellement vues qu'elles sont finalement devenues peu pertinentes. Et peu-

vent même exercer une sorte de fascination. Je voulais revenir aux enjeux des petits détails, raconter comment la pensée nazie a surfé sur la mythologie de l'homme nouveau, particulièrement en vogue à l'époque, même dans les milieux intellectuels. »

Ainsi, ces deux albums sont aussi pertinents historiquement, qu'originaux dans l'approche d'un sujet qui reste très contemporain et pose la question de l'identité et de la place de chacun au sein d'une société.

Le parcours de Johanna est celui

d'une personnalité singulière, qui a fait les Beaux-Arts d'Angoulême, (promo Mazan, Tiburce Oger, Turf), fut commissaire d'exposition pour l'AFAA devenu CulturesFrance, au milieu des années 90, s'inscrivant dans la mouvance des éditions Fréon, Amok ou Ego comme X, qui explorait une veine art contemporain. Elle a reçu le prix Artemisia en 2008 pour son album « Nos âmes sauvages ».

Johanna est en dédicace aujourd'hui, à 16 heures, à la librairie Mollat, rue Vital-Carles à Bordeaux.

## Nos âmes sauvages - Johanna ou la rencontre avec l'esprit de l'ayahuasca

Éditions Futuropolis, 2007

Récit écrit et dessiné par Johanna

72 pages couleur

Par Johanna Schipper, [www.johannaschipper.com](http://www.johannaschipper.com)



**E**n 2007, les éditions Futuropolis<sup>1</sup> publiaient ma bande dessinée *Nos âmes sauvages*, réalisée suite à un séjour d'immersion chamanique chez les indiens Shuar d'Équateur. Il s'agissait d'une diète d'ayahuasca, réalisée trois ans plus tôt lors d'un voyage organisé par l'association Arutam<sup>2</sup>. La bande dessinée raconte mes visions sous l'effet psychoactif de la plante et mes doutes. Elle a été conçue de manière à rendre la dimension atemporelle de l'expérience chamanique perceptible au lecteur. La narration est construite comme une spirale: on part d'un moment M en pleine cérémonie avec les ayahuasqueros Shuar, pour parcourir divers moments de ma vie de femme et de militante pour les droits des Peuples Premiers; pour arriver, *in fine*, à ce que les deux réalités se rejoignent dans une vision qui transgresse les frontières de l'espace et du temps. L'histoire se déroule au rythme d'une conversation entre deux amies. Elles sont en réalité deux facettes de ma personnalité: celle-qui-va-de-l'avant et celle-qui-doute.

### La Haute Amazonie équatorienne

J'ai toujours voyagé. Et mon désir était grand de découvrir une culture chamanique vivante, authentique et encrée dans le quotidien d'une communauté. Or, c'est exactement cela que j'ai pu recevoir des ayahuasqueros d'Équateur: une médecine vivante, authentique et encrée dans une communauté. À la différence de certaines approches plus philosophiques, leur médecine est avant tout pragmatique. Et le pragmatisme est un garde-fou très utile pour ceux qui, comme moi, s'intéressent de près au chamanisme.

### Le chamanisme traditionnel

Longtemps, le dilemme principal a été pour moi de ramener cette vision chamaniquement augmentée du réel dans le quotidien de la société occidentale. C'est ce dilemme qu'évoque *Nos âmes sauvages*, en interrogeant l'idée rependue qu'il faut obligatoirement vivre l'expérience chamanique dans un cadre traditionnel pour qu'elle soit valable. Or, ce que nous montrent les traditions vivantes, c'est qu'elles ne cessent d'évoluer, de s'adapter et de se métisser! Tout l'inverse d'un folklore figé qui rendrait le cadre rustique obligatoire à l'apparition des esprits. Finalement, le plus difficile, c'est de rester connecté à son âme sauvage quand on vit en ville, parce qu'assez rapidement elle va nous conseiller de fuir cet environnement pollué.

### L'âme sauvage

Le titre *Nos âmes sauvages* m'a d'ailleurs valu quelques sourires en coin: l'âme étant associée à une idée chrétienne de l'au-delà, et l'adjectif sauvage à ce qui ne l'est pas (chrétien)! Bien sûr, l'apparente contradiction née de la juxtaposition de ces deux mots me plaisait. Parler d'âme sauvage est donc un peu provocateur, mais aussi propice à faire émerger un concept nouveau.







### Une thérapie visionnaire

Car la pollution qui entrave l'accès à cette réalité chamaniquement augmentée concerne également nos représentations. Par exemple, les représentations sociales et esthétiques qui nous sont dictées par le monde marchand via le matraquage publicitaire, polluent notre rapport à nous-mêmes et aux autres. Les visions que libère la diète d'ayahuasca ne se résument pas à une mise en contact avec des « esprits » de la nature: elles permettent aussi d'enrichir nos représentations au-delà de ce qui est communément admis ou intellectuellement correct. Changer nos représentations à un niveau profond, c'est aussi développer notre libre arbitre et stimuler notre capacité d'auto-guérison... On s'en remet à sa propre boussole en quelque sorte, on devient son propre médecin.

### Le pouvoir des plantes

À titre personnel, je ne recherche pas la prise de psychotropes. La diète d'ayahuasca étant au centre de la tradition Shuar, je l'ai néanmoins prise avec intérêt et profit<sup>3</sup>. Les ayahuasqueros disent que la liane leur enseigne les chants et les soins. Je traduis cela à ma façon, en disant que les plantes sont porteuses d'information. Pour moi, l'univers entier est information et chaque cellule, molécule ou atome comporte sa part. Les visions nous permettent donc d'accéder à ce contenu sous une forme symbolique. Libre à chacun ensuite de décider comment il souhaite l'utiliser.

### Vivre avec les esprits

Huit ans après ce voyage d'immersion, la possibilité de vivre dans une réalité chamaniquement augmentée en pleine ville ne me pose plus problème. C'est même devenu quelque chose de naturel... Au risque, évidemment, de passer parfois pour quelqu'un d'un peu « barré »! Cela fait aussi partie du témoignage de ma bande dessinée, que de mettre en lumière ce sentiment de décalage par rapport à la norme.

### Le bénéfice du doute

On pense généralement que le chamanisme, c'est une histoire de croyance, qu'il faut « y croire pour que cela marche ». Je pense, au contraire, que c'est une histoire de doute. Mais d'un doute fécond, ou comme dirait un ami: c'est le bénéfice du doute. Il s'agit d'un état d'ouverture assez simple finalement, mais pas toujours facile à vivre parce qu'il ébranle nos convictions.

1 <http://www.futuropolis.fr>

2 <http://www.arutam.free.fr>

3 Je me garde cependant de présenter l'ayahuasca comme une panacée. blog sur les rêves: <http://oeil-livre.blogspot.fr>

Illustrations ©Futuropolis 2007.



Johanna Schipper, auteure de BD

## Rencontre avec les mondes invisibles et inconnus

VALÉRIE LESSARD

vlessard@ledroit.com

Johanna Schipper est née à Taïwan, de père hollandais, spécialiste de taoïsme. À cinq ans, elle parle le chinois et le néerlandais, dessine beaucoup et s'intéresse déjà au monde magique du rêve. Mais voilà que la petite famille déménage. Destination : la France. Là, elle apprend sa troisième langue... grâce à Tintin. « Les albums d'Hergé, qui a mis au point une grammaire de la BD impeccable, sont d'excellents manuels de français ! Pour la petite nouvelle que j'étais alors, qui ne parlait pas français, Tintin avait quelque chose de moins effrayant et de bien moins discriminant par rapport à mes petits camarades qui lisaient déjà tout seul ! » lance en riant l'invitée du prochain Rendez-vous international de la BD de Gati-neau.

De lire des bandes dessinées à en scénariser et à en dessiner, il n'y a qu'un pas que Johanna Schipper n'a pas hésité à faire. Elle étudie la BD à l'École supérieure de l'image, à Angoulême, donne des cours de maîtrise en scénarisation au Vietnam, de 1999 à 2001, et devient commissaire d'expositions pour l'étranger sur la BD francophone pour l'Association française d'action artistique du ministère des Affaires étrangères. La Bordelaise d'adoption a beau entretenir « des relations casaniers », elle continue d'explorer le monde à sa manière.

En janvier dernier, à Angoulême, Johanna Schipper est d'ailleurs devenue la première lauréate du prix Artémisia, récompensant une œuvre de BD scénarisée ou dessinée par une femme, pour *Nos âmes sauvages*. La surprise a été d'autant plus agréable pour l'artiste de 41 ans, qu'elle se dit bien consciente de ne pas avoir créé « un livre très grand public ».

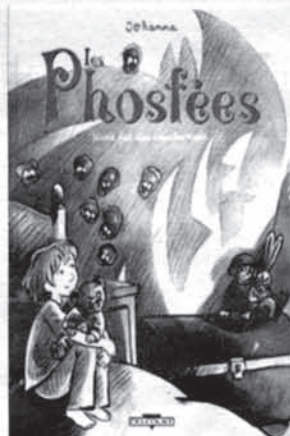
« Ce prix m'a notamment permis de rejoindre un public différent de celui du monde de la bande dessinée proprement dit. Mon nom et le titre de mon album ont circulé sur Internet, entre autres sur des sites plus féminins », mentionne-t-elle, ravie.

### Quête de racines

« De ma naissance à mes sept ans, j'ai vécu dans trois pays assez différents. Je me sens encore comme une Terrienne en perpétuelle vadrouille ! raconte Johanna Schipper. Mon sentiment d'appartenance a toujours été scindé, comme c'est le cas pour tous les migrants. Cette quête de racines, je l'exprime personnellement. »

« Je considère que notre représentation du monde conditionne notre façon de vivre le monde, renchérit-elle. On voit ce qu'on croit, on ne croit pas toujours ce qu'on voit. »

Le voyage, l'introspection et le mysticisme imprègnent donc l'œuvre de la scénariste et dessinatrice. Dans *Née quelque part* (Delcourt, 2004), Johanna Schip-



Johanna Schipper

per effectuait un retour à Taïwan, en quête de ses racines. Cette fois, dans *Nos âmes sauvages*, elle plonge au cœur de la forêt amazonienne. À travers le personnage Nina, elle réfléchit sur la dépendance affective, sur la place de la publicité et de l'art dans la société, et sur la mondialisation, mais surtout sur le rôle des chamans, sur leur savoir millénaire, sur la quête de sens à donner à nos vies.

« J'ai consciemment choisi de m'intéresser à notre rapport avec les mondes invisibles et inconnus, avec la spiritualité. Ce voyage en Amazonie, j'ai voulu le faire, fait-elle valoir. Ces rencontres avec des chamans, en lien intime avec le monde des esprits, piquaient ma curiosité. Ces hommes me fascinent sur le plan intellectuel. »

La bédéiste explore également, alors que Nina regarde un amateur de rouli-roulant s'exécuter devant elle, la notion de l'ombre avec laquelle chacun doit apprendre à évoluer. « Je crois que c'est justement cela que les chamans voient, lorsqu'ils entrent en transe : les ombres des gens

qui viennent à eux. C'est la seule explication que j'ai pu me faire de ce que j'ai vécu en Amazonie. De l'ombre, je préfère d'ailleurs l'acceptation plus poétique, plus large, à celle de la grille d'analyse psychanalytique. »

### Phosfées

Parallèlement à ses BD pour adultes, Johanna Schipper signe la série jeunesse *Phosfées*. Une série qui découle, selon elle, « d'un malentendu sur mon dessin ». « Les éditeurs considéraient que, parce que mon dessin était pictural et assez rond, il était destiné aux enfants. Pourtant, au départ, *Phosfées* était une BD en noir et blanc, pour adultes, dans le style *comics*, qui tournait autour de mes cauchemars d'enfant », explique-t-elle.

Chez Delcourt, le créneau jeunesse, « mais pas que mignon, puisque ma série fait un peu peur », s'ouvrirait toutefois à elle. D'un personnage très autobiographique à la base, Nina est devenue personnage de fiction à part entière, permettant à Johanna Schipper de revisiter les contes de Grimm.

## UNE GRANDE RÊVEUSE

Ne me dites pas que vous n'avez jamais pressé le dos de vos mains sur vos globes oculaires pour faire apparaître et persister – mais si, souvenez-vous – ces bizarres et changeantes formes colorées appelées phosphènes ? C'est ce qu'apprend Nana de sa mère alors que celle-ci lui lit le conte de fées du soir. Des phosfées ? Peut-être pourront-elles l'aider à combattre l'effrayante sorcière qui hante régulièrement ses cauchemars, cauchemars qu'elle redoute chaque soir lorsque « l'obscurité déforme les objets de sa chambre », qui contaminent ses états de veille et s'en nourrissent...



... Ainsi cet inquiétant monsieur Nez-oreilles rencontré quotidiennement sur le chemin de l'école, monsieur Crok, l'ours affamé qui semble s'être évadé de l'affiche de cirque punaisée au mur de sa chambre, cette roulotte stationnée à la porte de l'école si semblable à celle de la sorcière<sup>(1)</sup> ou ces terribles guerriers des mers<sup>(2)</sup>, sortis tout droit du livre sur les célèbres capitaines corsaires de son amie Chloé.

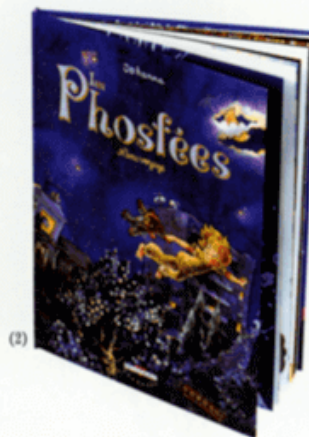
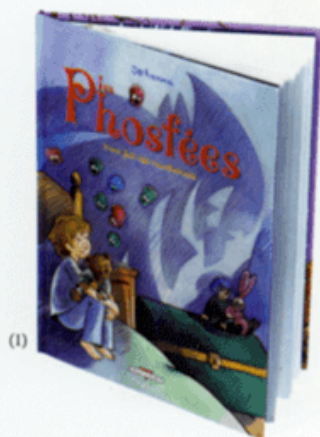
Combattre sa peur, ce qu'elle fait avec constance, courage et aussi avec l'aide de Petit-brun, son ours en peluche préféré, faire la part du réel et du rêve, voilà bien le principal problème de Nana.

Les aventures de cette petite fille, inspirées des rêves d'enfant de Johanna, sa créatrice, sont très habilement organisées, réalisées en couleurs directes, inhabituelles et impressionnistes : violet, mauve, vert-d'eau, rose et brun que Johanna définit comme les couleurs de

l'émotion. Le graphisme est doux mais sans concession, couleurs et perspectives déformées accentuent l'atmosphère légèrement angoissante et renforcent avec précaution le propos.

Derrière une fenêtre, un buisson nocturne rappelle Van Gogh, un coin de forêt fait penser à Feininger, mais ces possibles citations sont probablement imaginaires tant elles sont intégrées au graphisme de Johanna.

C'est en 1967 à Taïwan – son père est sinologue – que naît Johanna, l'auteur des aventures oniriques de Nana. Après avoir appris le chinois et le néerlandais, c'est dans *Tintin*, lorsqu'elle arrive en France en 1972, qu'elle apprend le français.



Exclue de l'univers des mots, c'est par la lecture visuelle de séries d'images qu'elle s'invente histoires et scénarii ; ce qui explique sans doute une particularité qu'elle avoue, celle de concevoir conjointement texte et images dans ses propres albums.

On ne s'étonne donc pas que baccalauréat en poche elle parte à Angoulême pour étudier la bande dessinée à l'École supérieure de l'Image. En 1991, elle participe à l'album collectif *Les Enfants du Nil* chez Delcourt futur éditeur des *Phosfées*. Suivent plusieurs travaux de commande, certains proposés par l'École : illustrations pour des albums pour enfants ou des fanzines de 1993 à 2000 et plus particulièrement la colorisation de 1992 à 1994 des trois tomes de la bande dessinée d'Emmanuel Moynet *Le Temps des bombes* pour l'éditeur Dargaud et celle, aux éditions Soleil, de *Les Beurgeois* de Farid Boudjellal.\*

Etre coloriste est plutôt frustrant pour qui veut créer ses propres œuvres. Mais ce travail minutieux, outre qu'il apporte un grand savoir technique, lui fait prendre conscience que la BD est un vrai métier et lui permet, bien que déjà intégrée dans le « milieu » de la bande dessinée, de mettre un pied dans le « milieu » éditorial. Pourtant, elle ne s'en cache pas, ici ou là elle se trouve quelque peu en porte-à-faux.

Participant de l'underground, cinq histoires de Nana – préfiguration de l'héroïne des *Phosfées* – ont été publiées entre 1995 et 1997 et en noir et blanc dans les magazines *Le Léopard*, *PLG*, *Ogoun*, on l'y trouve insuffisamment « hard ». Chez Dargaud, des propositions sont refusées parce que considérées comme trop littéraires ou trop dirigées vers un public féminin (trop féministe ?).

C'est fin 1999 que Johanna reprend les aventures de Nana et les propose en couleurs pour les éditions Delcourt. Nourrie d'éléments autobiographiques, cette série des *Phosfées* l'est aussi du monde imaginaire dédié à l'enfance : les flamands roses de la « planète de l'avenir » dans l'album *Nana voyage* ne sortent-ils pas de Lewis Carrol et « mamie Tove » la grand-mère de Nana est évidemment un hommage à Tove Jansson l'auteur de *Moumine le Troll* à qui, très explicitement, est dédié l'album *L'Arbre bavard*, dernier album de la série où Nana, enfin, sort victorieuse de ses combats nocturnes.

Au fil de trois albums, Johanna, très au fait des mécanismes du rêve et qui prend bien soin d'en respecter les logiques, accompagne ses lecteurs – comme accompagnent Nana, d'abord franchement hostiles, puis petit à petit complices, sa poupée et son lapin peluche – sur le chemin angoissant mais nécessaire qui les mène du fusionnel de la petite enfance, sans en rien renier<sup>(1)</sup>, à l'apprentissage de l'autonomie indispensable à chaque individu, même s'il ne possède pas comme Johanna des yeux d'un bleu... de rêve.

## Gérard Guéguen



\* Conjointement Johanna a été commissaire d'exposition sur la bande dessinée francophone pour le compte de l'Association Française d'Action Artistique du ministère des affaires étrangères. L'exposition « Ils rêvent le monde » a voyagé dans plus de 50 pays depuis 1999. Sa première collaboration avec l'Afaa remonte à 1996, Johanna réalisait alors l'exposition « Opera Komiks » en Pologne sur les nouvelles tendances de la bande dessinée (Association, Amok, Ego Comme X, ...). Depuis 1999, elle assiste Gérard Gorridge dans la formation de jeunes auteurs vietnamiens et ce, dans le cadre des master-classes de bande dessinée au Vietnam, dont la dernière édition s'est déroulée en avril 2001.

### Albums en solo

*Les Phosfées*  
Tome 1  
*Nana fait des cauchemars*,  
Delcourt, 2000  
Tome 2  
*Nana voyage*, Delcourt, 2001  
Tome 3  
*L'Arbre bavard*, Delcourt,  
2002  
Johanna prépare actuellement *Le Tao de Nadja*, album pour adulte à paraître chez Delcourt en 2004.

(1) Nana fait des cauchemars  
(2) Nana voyage  
(3) Comme on le découvrira dans les trois dernières cases de *L'Arbre bavard*.